

LA MORSURE DES SECRETS



Michel FLECK

*Avec le groupe de
« La Maison Secrète »*

Introduction

Tout a commencé lors d'une période de frustration et d'enfermement. Un drôle de virus nous avait contraint à rester chez nous et empêché tout contact. Drôle d'époque qui figurait d'autres années à venir toutes emplies de questions et d'inquiétudes.

Dany le Du n'est pas le genre de personne à se laisser abattre par un microscopique ennemi. Elle a proposé de se parler par vidéo et surtout de s'écrire et de renforcer un groupe que le virus aurait aimé cloisonner.

L'idée de Dany était d'écrire à plusieurs mains l'histoire d'un village, l'histoire d'une petite fille, l'histoire d'une sorcière et faire intervenir pourquoi pas la fée Mélusine.

Nous nous sommes plongés dans l'écriture et les personnages sont apparus progressivement jusqu'à la fin de la contagion. Alors une autre idée est venue dans l'imaginaire de Dany, pourquoi ne pas faire de nos écrits un jeu, une murder party. Ecrire un scénario d'un jeu nous a pleinement satisfait jusqu'à sa réalisation pendant une journée d'été au bord d'une rivière asséchée.

Dany n'a pas arrêté dans ses idées et « pourquoi ne pas en faire une pièce de théâtre ? » a-t-elle proposé. Tout le monde a acquiescé et j'ai commencé l'écriture de « La Morsure des Secrets ». Le groupe a revu la pièce, a proposé des modifications et voici le résultat.

Les poèmes de Marguerite ont été écrits par Rachel Kaposi.

Merci à tous les membres de la Maison secrète : Dany, Rachel, Catherine, Pierre, Annie, Isabelle, Marie-Catherine, Didier.

Michel FLECK

- La chanson « Le Temps des cerises » est de Jean-Baptiste Clément
- Le poème « Les oiseaux de passage » est de Jean Richepin

La pièce se déroule sur la place d'un village du Poitou au début du vingtième siècle. Un homme est mort sa femme accuse Mélusine de l'avoir tué. Est-ce un accident ou un crime ? Un lieutenant de gendarmerie est chargé de l'enquête. Il va soulever les secrets des habitants pour connaître la vérité.

Les personnages :

Bastien Pacrot le mort

Ernestine Pacrot la veuve

Joseph Petitbon le maire

Joséphine Lafigue l'institutrice

Le lieutenant de gendarmerie

Le garde champêtre Pacrot

Sylvestre Giordano un villageois

Suzanne Giordano une villageoise

La sorcière

Marguerite la cuisinière

La fée Mélusine

Le docteur Curveau

Acte I Une mort mystérieuse

Scène 1

Rideau fermé, un cri d'homme, un bruit de chute. Un cri ou un rire féminin puissant.

Ouverture du rideau, un homme est allongé. Un cri « Bastien »

D'autres personnages se regroupent autour du corps : Ernestine se jette à genoux, Joséphine est au fond de la scène, Joseph côté cour.

Aucun ne bouge. Bastien se lève. Au sol, il reste un corps inerte.

Bastien : *(regarde le corps au sol)* - c'est donc ça ! juste cet instant rapide qui met fin à une vie que je pensais durer plus longtemps ! tout de même, finir sa vie au début de ce nouveau siècle, le vingtième ! Foutrecul ! Celui du bonheur et de la fraternité.

Ernestine (criant) : - Mélusine ! je l'ai vue, c'est Mélusine qui a tué Bastien ! c'est Mélusine, c'est Mélusine !

Joseph : - allons Ernestine, calme-toi ! Bastien a dû tomber, regarde, il saigne de la tête !

Sylvestre Giordano : - mais oui Ernestine, calme-toi, Joseph a raison, c'est un accident et puis Mélusine, tu sais bien, elle n'existe pas !

Suzanne Giordano : - Tais-toi donc ! Ernestine à raison ! Mélusine existe et elle est capable de jeter des sorts sur le premier qui se moque d'elle ! *(les villageois rient)* et toi tu ris Sylvestre mais gaffe à toi la prochaine nuit, dans ton lit tu risques de pas y trouver tes couilles mais un asticot à la place !

Ernestine: - vous êtes tous des mécréants ! Mélusine existe et elle peut vous jeter un sort ! elle a tué mon Bastien je le sais ! je l'ai vue !

Scène 2

Bastien : - Mélusine ! Ernestine a toujours cru à ces calembredaines d'un autre siècle ! C'est fini tout ça ! toutes ces superstitions, nous rentrons dans un nouveau siècle, la science avance et toutes ces croyances vont retourner dans leur Mondes imaginaires et les livres de contes avec les fées, les mages, les sorciers, les elfes. On s'amusera à les feuilleter et à les lire à nos petits enfants pour leur faire peur.

Mélusine (entre) : - bonjour Bastien. Tu ne crois pas en moi ?

Bastien : - qui êtes-vous ? je ne me souviens pas vous avoir rencontrée dans la région !

Mélusine : - et pourtant on ne parle que de moi et de mes pouvoirs. J'en ai créé des lieux et des choses qui t'entourent. Certains pensent même que j'ai créé Lusignan en une nuit.

Bastien : - vous vous prenez pour Mélusine ? la belle affaire ! où sont alors vos ailes et votre queue ? je crois que j'ai déjà assez à penser à ma mort soudaine pour me soucier d'une folle qui se prend pour Mélusine. A moins que vous ne me disiez que c'est vous qui m'avez tué comme Ernestine le gueule depuis tout à l'heure !

Mélusine : - mon pauvre Bastien tu sais bien que pendant la journée je ressemble à une femme comme les autres, il n'y a que la nuit que je me transforme. Mon époux a trahi mon secret depuis je erre toutes les nuits. Quant à toi, j'ai autre chose à penser qu'à la misérable vie d'un patron d'auberge. Je passais juste quand j'ai entendu ta femme hurler mon nom alors je me suis arrêtée.

Bastien : - alors qui a pu me tuer ? vous qui avez des pouvoirs, vous devez le savoir

Mélusine : - comme je te l'ai dit, les affaires des hommes ne m'intéressent pas. Laisse-leur le soin de trouver qui est ton assassin. Aujourd'hui ce n'est plus ton affaire. Tiens ! les voilà qui se mettent en marche. Le spectacle peut commencer.

Scène 3

Entrée du garde champêtre

Suzanne Giordano: - voilà le garde champêtre *(rit)*

Sylvestre Giordano : - celui qui pue, qui pète *(rit)*

Suzanne Giordano: - qui prend son cul pour une trompette !

Les deux rient, le garde champêtre se retourne, ils se taisent.

Garde champêtre : - que se passe-t-il ici ?

Suzanne Giordano: - c'est Bastien, il est mort !

Sylvestre Giordano : - Ouais ! et Ernestine dit que c'est Mélusine !

Garde champêtre : - Quoi Mélusine ?

Suzanne Giordano: - elle dit que c'est Mélusine qui l'a tué !

Sylvestre Giordano : - mais n'importe quoi ! il est tombé et il s'est cassé la tête sur le sol ! Regardez, il y a du sang partout.

Ernestine : - tais-toi Giordano ! tais-toi ! ou je te jure que c'est ton crâne qui va être éclaté sur le sol ! je vous dis que c'est Mélusine et personne d'autre ! je l'ai vue ! je l'ai vue ! mon Bastien ! Mon Bastien !

Garde champêtre : - calme-toi Ernestine ! et tous, laissez-moi examiner le corps, allez, faites de la place !

Joseph : - il a raison, laisse-le faire son devoir, vient avec moi, entrons dans l'auberge et tu vas prendre une petite goutte ça te fera du bien !

Joséphine (à la porte de l'école, se tourne vers l'intérieur) : - Restez dans la classe les enfants, il n'y a rien à voir !

Marguerite : (sort de la Mairie) : - que se passe-t-il ? c'est monsieur Bastien ? que lui est-il arrivé ?

Garde champêtre : - quelqu'un a vu ce qui s'est passé ?

Joséphine : - non, je faisais rentrer les élèves lorsque j'ai entendu Bastien crier et je l'ai vu tomber mais j'étais trop loin pour bien voir et je n'ai pas voulu que les élèves sortent.

La sorcière sort de l'auberge

Garde champêtre : - et vous, vous n'avez rien vu, rien entendu ?

La sorcière : Non ! *elle sort*

Suzanne Giordano : - ça, il fallait pas lui en demander plus à elle !

Garde champêtre : - et toi Joseph ? tu peux m'en dire plus ?

Joseph : - non, pas vraiment, je sortais de la mairie quand j'ai entendu Bastien crier et un peu avant, lui et moi on prenait le café ensemble et il semblait aller bien. Je ne comprends pas.

Bastien : - Sacré Joseph ! Moi, j'étais heureux ce matin ! tout semblait m'être favorable. Les astres étaient avec moi.

Mélusine : - il semble qu'une planète n'était pas tout à fait d'accord avec toi et te l'a fait payer chèrement.

Bastien : - et vous, vous n'avez pas eu à intervenir pour lui donner un coup de main à cette planète ?

Mélusine : - Petit être fragile ! je t'ai déjà dit que vos petits soucis d'humains ne m'intéressent plus depuis longtemps. J'ai déjà trop donné. Laisse-les chercher et attends de voir. Petit être !

Garde champêtre : - bon emmenez le corps chez le docteur afin qu'il procède à un premier examen. En fonction de ses premiers résultats, je verrai si je fais appel à la gendarmerie.

Suzanne Giordano : - Le docteur, le docteur ? qu'est-ce que le docteur pourrait faire contre Mélusine ? c'est pas un sorcier le docteur, il peut rien ! il va pas le faire revenir le Bastien !

Garde champêtre : - En attendant rentrez chez vous, le spectacle est fini, l'enquête va commencer.

(Tous sortent sauf le garde champêtre)

Scène 4 (Joseph et Ernestine entrent sur scène, reste le garde champêtre)

Joseph : - Tu vois Ernestine, ils ont emporté Bastien.

Ernestine : - Mais où l'ont-ils emmené ? qu'en ont-ils fait ?

Joseph : - il est probablement chez le docteur Curveau, ils auront voulu savoir ce qui lui était arrivé.

Ernestine : - mais je le sais moi ce qui lui est arrivé à mon Bastien, c'est Mélusine qui l'a emporté, je l'ai vue ! tu me crois, dis Joseph, tu me crois toi ?

Joseph : - Mais oui, je te crois, mais oui Ernestine mais tu sais, tout le monde ne pense pas comme toi et tu risques de leur faire peur en parlant de Mélusine à tout instant.

Ernestine : - Tu ne me crois donc pas non plus. Tu es comme les autres, tu penses que je suis folle !

Joseph : - Il ne s'agit pas de te croire folle, Ernestine, tu sais comme je t'apprécie et combien je souhaite ton bonheur mais il te faut rester calme dans ces moments tragiques sinon tu risques de n'être cru par personne et la mort de Bastien sera vite présentée comme accidentelle malgré tout ce que tu pourras dire et crier.

Ernestine : - tu as raison Joseph, heureusement que tu es là pour me soutenir je crois que je deviens vraiment folle et l'idée d'une vie sans mon Bastien m'est insupportable.

Joseph : - Ne t'inquiètes pas Ernestine, j'ai toujours été là pour toi et je continuerai à être à tes côtés.

Joséphine passe dans le fond les répliques vont se jouer en devant de scène pour Ernestine et Joseph et en fond de scène pour Joséphine et le garde champêtre

Ernestine : - tiens ! Regarde-la celle-là, elle continue à faire sa fière quand les autres sont dans le malheur. Elle s'en moque bien de la mort de mon Bastien ! et pourtant...

Garde champêtre : - mademoiselle l'institutrice, je peux vous poser une question ?

Joseph : - c'est une bonne institutrice, les enfants en sont contents et aiment bien être avec elle.

Ernestine : - Il n'y a pas que les enfants (crache)

Joseph : - Que veux-tu dire Ernestine ? Mademoiselle Joséphine semble quelqu'un de respectable et rien qu'à voir sa tenue, on peut comprendre qu'elle sait se tenir digne.

Ernestine : - Une tenue, c'est comme l'amour propre, tu t'en débarrasse plus vite que tu le crois !

Joséphine : - si vous le souhaitez mais je vous préviens, je n'ai quasiment rien vu. Je faisais entrer les enfants quand Bastien est tombé.

Ernestine : - Tu vois Joseph, elle l'a appelé Bastien

Garde champêtre : - vous l'appeliez Bastien ?

Joseph : - Tout le monde l'appelait Bastien au village, à tel point que certains ont du mal à se rappeler son nom de famille

Joséphine : - je voulais dire monsieur Pacrot, à force d'entendre tout le monde s'appeler par son prénom, cela devient vite une habitude.

Ernestine : - Ne me fais pas rire, Joseph ! ici tout le monde se souvient de tout et surtout des noms de famille, tu n'as qu'à assister à un enterrement et tu vois rappeller les cousins les plus éloignés. Allez ! je préfère sortir que de continuer à la regarder avec ses grands airs ! **(Crache à nouveau)**

Ernestine sort

Garde champêtre : - je crois que l'on s'appelle plutôt par nos noms dans la région et on rajoute un lieu pour les situer comme les Lavergne du moulin par exemple mais passons. Que pourriez-vous me dire d'autre sur ce matin ?

Joséphine : - Rien de spécial je vous dis. Bastien, monsieur Pacrot, donc, était à la porte de son auberge, si j'ai bien vu, quand je l'ai entendu crier et tomber. J'ai alors fait entrer les enfants en classe pour qu'ils n'en voient pas plus et je suis rentrée avec eux. C'est tout ce que j'ai à dire.

Garde champêtre : - Bien, je sais où vous trouver si j'ai d'autres questions. Vous ne comptez pas partir ?

Joséphine : - Où voudriez-vous que j'aille ? Le rectorat m'a nommé dans ce village et je dois attendre une nouvelle affectation avant d'en partir.

Garde champêtre : - bon moi je m'en vais faire mon rapport quant à la mort de Bastien.

Le garde-champêtre sort. Joseph se dirige vers l'institutrice, il lui prend la main mais celle-ci la retire aussitôt en le regardant fièrement et sort. Joseph la regarde partir. Il entend Suzanne et Sylvestre Giordano arriver et il sort.

Scène 5

Suzanne et Sylvestre entrent

Sylvestre Giordano : - Eh bien ma Suzanne, quelle histoire ! le Bastien, raide mort devant son auberge !

Suzanne Giordano : - Oh çà, il fallait bien qu'il s'y attende le Bastien, avec tous les coups qu'il avait montés, il devait bien y en avoir une qui lui en voulait par-dessus tout et j'suis pas sûr qu'la Mélusine elle soit pas la dernière

Sylvestre Giordano : - Oh Suzon ! comme tu y vas ! Mélusine ! et pourquoi pas une Galippote pendant que t'yes

Suzanne Giordano : - ne plaisante pas avec elle non plus Sylvestre gare qu'elle ne vienne pas te prendre une nuit dans not'lit

Sylvestre Giordano : - n'empêche !

Suzanne Giordano : - Et n'oublie pas Sylvestre c'est « Dans cho si bè valun Voure Mélusine, un'vrée gâtaïe A foué son crû dans la cuntraïe ; »

Sylvestre Giordano : - vrai, Suzon, vrai ! mais j'préfère pour mè qu'la Mélusine elle reste loin d'che nous

Docteur Curveau (entre) : - vous avez vu le garde-champêtre ?

Suzanne Giordano : - il est parti à la Mairie

Sylvestre Giordano : - faire son rapport qu'il a dit

Docteur Curveau : - oui et bien je pense qu'il va pouvoir le modifier son rapport

Suzanne Giordano : - pourquoi docteur, vous avez appris des choses

Sylvestre Giordano : - vous savez comment il est mort ?

Suzanne Giordano : - vous savez qui l'a tué ?

Docteur Curveau : - pourquoi vous parlez d'avoir tué monsieur Pacrot ? vous savez des choses ?

Sylvestre Giordano : - Oh mais non docteur ! elle ne sait rien ! vous savez, des fois Suzanne elle parle comme çà, plus vite qu'elle pense c'est çà le problème avec les boun'fames

Suzanne Giordano : - Sylvestre, quand je parle de ta bêtise, crois-moi, tout le monde me croit dans le village ! alors tais-toi ! désolé monsieur le docteur, ce

n'est pas ce que je voulais dire, je me demandais si c'était accidentel ou si on l'avait tué. Et vous pensez que ?

Docteur Curveau : - ce que je pense regarde le garde-champêtre, madame Giordano. Vous ne voudriez pas que je raconte vos petits secrets médicaux à tout le monde, n'est-ce pas ? alors je vais à la mairie. De toute façon vous saurez assez vite de quoi il en retourne. Je vous connais bien.

Le docteur sort

Sylvestre Giordano : - qu'est-ce qu'il a voulu dire avec tes petits secrets Suzanne ? de quoi il parlait ? tu m'as pas parlé de secrets médicaux Suzanne ?!

Suzanne Giordano : - tais-toi Sylvestre ! tu es pire qu'une vièill'fam ! tu sais pas penser ! faut qu'on sache ce qui s'est passé ! viens on va passer par derrière la Mairie ! ***(Ils sortent)***

Acte II Ce qui nous lie

Scène 1

Entrée du lieutenant de gendarmerie et du garde champêtre

Lieutenant : - dîtes-moi, monsieur le Garde-champêtre, pourquoi donc suis-je là ? nous avons un homme qui tombe un matin devant chez lui, sa tête heurte le sol, il meurt. Jusqu'ici rien à dire. Oui, oui, rien à dire. Mais voici que sa femme, au nom d'une fée qu'elle aurait vue, veut qu'une enquête plus poussée soit menée et on m'envoie suivre cette affaire en compagnie du Garde-champêtre.

Garde champêtre : - Le docteur Curveau a aussi trouvé des traces de morsure de serpent sur la main du défunt. A la demande de la veuve, le Maire a demandé qu'on fasse appel à la gendarmerie et m'a dit d'être à votre disposition pendant l'enquête.

Lieutenant : - Oui, oui ! Et qui est le Maire ?

Garde champêtre : - C'est monsieur Joseph Petitbon qui se tient prêt à vous accueillir. Et la femme du défunt c'est madame Ernestine Pacrot.

Lieutenant : - Notre Ernestine doit avoir de bons appuis à Niort pour que l'on accepte d'envoyer un lieutenant de gendarmerie enquêter. Commençons par examiner notre mort voulez-vous ?

Garde champêtre : - il a été emmené chez le docteur, suivez-moi mon lieutenant.

Ils sortent.

Scène 2

Joséphine passe sur scène et Marguerite l'appelle en courant

Marguerite : - mademoiselle ! mademoiselle ! attendez !

Joséphine : - Marguerite ? que veux-tu ?

Marguerite : - je souhaitais vous parler mademoiselle, de choses...particulières. Des choses que vous seule pouvez comprendre je le sais.

Joséphine : - je ne sais pas ce que tu as à me dire mais cela me semble bien énigmatique en cet instant Marguerite.

Marguerite : - je ne sais si je suis un mot d'énig... comme vous avez dit mais ce que j'ai compris c'est que j'ai des liens avec vous et que j'ai besoin de les partager.

Joséphine : - ce seraient donc des secrets que tu voudrais partager avec moi ? mais nous ne nous connaissons trop peu pour pouvoir arriver à dévoiler des secrets ne crois-tu pas ?

Marguerite s'assoit par terre contre Joséphine.

Marguerite : - j'aime bien me sentir près de vous mademoiselle l'institutrice, je me sens comme rassurée, j'ai la sensation de ne pas être jugée, de ne pas être la bonniche qui promène sa mauvaise humeur parmi tous ces faux-culs et faux-parleurs. Tiens ! si je disais la moitié de ce que je sais sur eux, ils joueraient moins les fiers ! je les connais bien, eux et leurs petits secrets, et leurs ignominies et leurs silences, surtout quand...

Joséphine s'assoit à côté de Marguerite.

Joséphine : - calme toi Marguerite, calme-toi. Nous sommes là toutes les deux, il ne peut rien t'arriver. Les villageois restent des gens honnêtes tu sais même si, comme nous tous, ils ont leurs petits défauts. Et le silence est parfois préférable aux ragots les plus infâmes ne crois-tu pas ?

Marguerite : - pourquoi dites-vous cela mademoiselle Joséphine ? on vous aura dit de vilaines choses sur moi ? Oh ! je ne voudrais pas que vous puissiez penser du mal de moi, non, j'ai trop de sentiments à votre égard pour croire que votre regard se pose sur moi avec une mauvaise lueur. Pour moi, je n'ai rien à cacher, et surtout à vous mademoiselle Joséphine, je vous connais trop bien, comme si j'avais déjà vécu d'autres vies près de vous.

Joséphine : - Allons Marguerite ! je ne te veux aucun mal. Je suis certaine que tous les ragots qui traînent sur nous s'effaceront comme les écrits sur le sable, un seul coup de vent, une simple respiration qui s'arrête et tout peut recommencer, tout peut s'oublier.

Marguerite : - vous croyez que tout peut s'oublier ?

Joséphine : - certaines images restent en nous il est vrai. Des images d'une enfance souvent difficile.

Marguerite : - je sais pour moi que certaines personnes n'ont pas été gentilles avec moi alors que j'étais gamine et même plus tard. Et bien voyez-vous, je m'en souviens encore, je peux dire qu'ils viennent encore hanter mes nuits.

Joséphine : - et que sont-ils devenus ces fantômes de ton enfance ?

Marguerite : - Oh ! ils sont morts ! il était temps pour eux.

Joséphine : - temps pour eux de quoi ?

Marguerite : - d'aller régler leurs comptes avec celui de là-haut, Lui, Il voit tout ! et toutes leurs saloperies, Il leur ressort à leur arrivée et là Il leur dit « droit en Enfer, suppôts de Satan ! »

Joséphine : - et tu ne pries pas pour leurs âmes égarées ?

Marguerite : - prier ? c'est vous mademoiselle l'institutrice qui me parlez de prier ? vous croyez donc au Ciel et à tout le tintouin ?

Joséphine : - non mais je croyais au contraire que toi, Marguerite, tu étais fidèle à l'église

Marguerite : - Ah fidèle à l'église j'y étais oui ! j'ai même passé mon enfance à l'église. Puis, à la mort de ma mère, j'ai dû m'occuper de mes six frères et sœurs et c'est même la raison pour laquelle je suis restée vieille fille.

Joséphine : - tu as mérité ta place au Paradis alors est-ce une raison pour en vouloir à l'Eglise ?

Marguerite : - non mais vous auriez rencontré le curé du Brignon et vous auriez subit ce qu'il m'a fait subir, là vous en voudriez très fort à l'église et à tous les curés !

Joséphine : - rassures-toi, Marguerite maintenant nous sommes amies, tu n'as plus à craindre de tous ces vautours. Tu en as parlé à d'autres de ce curé ?

Marguerite : - au début j'ai voulu aller me plaindre auprès des gendarmes mais ils ne m'ont pas écouté, il y en a même qui ont ri en disant « avec la tête que t'as, tu devrais t'estimer heureuse qu'un homme ait bien voulu t'adoucir le cul et même si c'est un curé, ça reste un homme, alors rentre chez toi Marguerite et profite de cet instant de bonheur, t'en aura pas beaucoup d'autre dans ta vie » et je suis repartie sous les rires et les moqueries.

Joséphine : - Oui, je te comprends Marguerite, je sais également que l'on peut ne pas être entendue, voire être moquée et accusée à tort par tous ceux qui se croient bien-pensants, tous ceux qui se mêlent à la foule pour crucifier celui qui les avait défendus, et vont se faire absoudre de leurs péchés par l'Eglise qui n'en peut plus de perdre ses ouailles !

Marguerite : - vous semblez si proche de ma colère mademoiselle Joséphine, vous avez aussi vécu des tourments comme les miens ?

Joséphine : - non ma bonne Marguerite, je suis juste fatiguée de voir que dans notre société qui se dit moderne, on continue à rabaisser les plus pauvres et à enrichir les plus riches. Tu sais lire Marguerite ?

Marguerite : - bien sûr ! lire et écrire ! oh sûrement pas aussi bien que vous mais c'est au moins une bonne chose que m'a appris le curé de Brignon mais les livres de messe et toutes leurs bondieuseries, j'en ai passé ma coupe !

Joséphine : - je te prêterai un livre de Victor Hugo qui s'appelle « Les Misérables » tu verras comment on peut envoyer au bagne pour un morceau de pain.

Marguerite : - moi, mademoiselle, il m'arrive d'écrire vous savez

Joséphine : - Ah oui ? et qu'écris-tu ?

Marguerite : - vous allez vous moquer mademoiselle !

Joséphine : - mais pas du tout Marguerite, je n'ai pas de raison de me moquer de toi, alors qu'écris-tu ?

Marguerite : - des poèmes mademoiselle

Joséphine : - des poèmes...

Marguerite : - oui des poèmes qui parlent de ma vie, de mes tourments, de mes sentiments et même...

Joséphine : - et même ?

Marguerite : - c'est compliqué à dire mademoiselle, je pourrais vous les montrer si vous le souhaitez bien entendu

Joséphine : - j'en serais ravie et même honorée Marguerite

Marguerite : - je vais vous les chercher, ne bougez pas ils sont dans la cuisine de l'auberge, ils ne me quittent jamais !

Marguerite sort. Bastien et Mélusine apparaissent

Bastien : - (rit) Ah ! Marguerite écrivaine ! qui aurait pensé ! si elle écrit aussi bien qu'elle cuisine la daube, il faudra qu'elle trouve un éditeur rapidement ! parce que vraiment sa daube, vous l'auriez goûtée !

Mélusine : - je n'ai pas besoin de l'avoir goûtée pour savoir que certains ne l'ont pas bien digéré la daube de Marguerite !

Bastien : - vous savez Mélusine, avant de mourir, j'étais tout de même un libéral, certains m'ont même qualifié de socialiste mais bon il ne faut pas non plus exagérer ! je voulais une République plus égalitaire et fraternelle même que...

Mélusine : - même que vous n'hésitez pas à batifoler auprès des autres jupons que celui de votre femme, au nom de l'égalité et la fraternité je pense ? mais regardez donc revenir votre grande prêtresse de la daube et écoutons ses poèmes.

Marguerite entre.

Joséphine : - alors Marguerite, j'ai hâte de vous entendre !

Marguerite : - vous n'allez pas vous moquer mademoiselle, ce ne serait pas généreux !

Joséphine : - il n'en est pas question Marguerite vas-y je t'écoute !

Marguerite : - le premier, je l'ai écrit à la mort du curé de Brignon, voici :

Poème du curé

*Je n'oublierai jamais ce 18 juin de fête
Gravé en moi bien plus que toute recette*

*Ce jour suave où toutes les cloches ont sonné
Annonçant le voyage de notre pauvre curé*

*Je sais bien que petite il me prit dans ses bras
Et qu'en cette église c'est lui qui me baptisa*

*Il a suffi de trois gouttelettes de mort
Pour que sa barque s'éloigne et quitte le port*

*Mais la bonne parole de dieu je confesse
N'a de charme que souillée par une vile prêtresse*

*Et si aujourd'hui Brignon pleure de douleur
Je constate ô combien je ressens de bonheur*

*Car la mort toujours scelle mots et sentiments
Soufflant la froideur à défaut de boniment*

Marguerite

Joséphine : - .../....

Marguerite : - alors qu'en avez-vous pensé ?

Joséphine : - c'est... Beau. Et tellement réaliste ! et tellement douloureux

Marguerite : - et ça vous a plu ?

Joséphine : - oui... beaucoup ! je ne sais que penser tellement cela m'a ému

Marguerite : - Alors c'est le plus beau cadeau que vous pouviez me faire !

Joséphine : - et... tu as écrit d'autres poèmes de ce style ?

Marguerite : - oh ! à chaque fois que mon âme était triste et que je ressentais de l'humiliation, j'ai écrit, cela devient un besoin, une nécessité. Vous pensez que c'est mal mademoiselle Joséphine ?

Joséphine : - non il faut continuer de mettre sur le papier ses pensées, ses joies et ses douleurs. C'est cela la poésie. Et les autres poèmes parlent de quoi, ou parlent de qui ?

Marguerite : - j'en ai écrit un sur mon oncle

Joséphine : - montre moi

Marguerite : - voilà pour mon oncle :

Poème de l'oncle

*Te voilà bien gâté cher oncle adoré
Toi qui avais pris goût aux câlins endiablés*

*En ce jour de juillet le huit du mois
Je me sens allégée d'un terrible poids*

*Je n'avais que quinze ans lorsque te vint l'envie
De posséder ce corps qui n'était point flétri*

*Ton absence de Béleuf va guérir l'outrage
Car ta vue en ces lieux me mettait bien en rage*

*Et je serai toujours en joie à la pensée
Que mon breuvage offert fut aussi le dernier*

Marguerite

Joséphine : - tu en as écrit un autre ?

Marguerite : - oui le dernier sur les parents de la mariée du village d'à côté pour qui j'avais fait le repas et qui ne voulaient pas me payer.

Les parents de la mariée

*En ce 21 mai jour de noces à Chardin
Les gens dansent et s'amuse et s'enivrent de vin*

*La jolie Louison croque des yeux son mari
Pendant que ses parents la regardent ravis*

*Ma vie est un désert leurs noces sont une insulte
Et s'il faut supporter patiemment leur tumulte*

*Je ne puis souffrir toute cette allégresse
Qui se moque de moi et de toute ma tristesse*

*Je me sens défaillir le travail est pénible
Mon esprit me désigne des proies accessibles*

*Et c'est dans l'assiette destinée aux parents
Que je verse les gouttes d'un poison fulgurant*

Marguerite

Mélusine : - la bonne daube de Marguerite ! tu aurais dû en prendre plus souvent, peut-être serais-tu à mes côtés plus rapidement (rit)

Joséphine : - ils sont magnifiques tes poèmes, tu peux me les prêter afin que je les copie pour les conserver.

Marguerite : - oh ! bien sûr, gardez-les, je vous les donne bien gracieusement, je les connais par cœur.

Joséphine : - merci Marguerite, je pense qu'ils me seront très utiles dans ma vie.

Marguerite : - je vous en prie, je me sens si bien près de vous, j'ai la sensation que rien ne pourra m'arriver.

Joséphine : - du monde arrive, il vaut mieux ne pas rester ici.

Elles sortent

Scène 3

le lieutenant et le Garde champêtre entrent sur scène

Le Lieutenant: - Effectivement, des indices semblent converger vers une morsure de serpent mais de là à parler de meurtre, nous manquons singulièrement d'éléments. (*La sorcière sort de l'auberge*) Et qui est celle-là ?

Garde champêtre : - Ah ! elle, on l'appelle la sorcière !

Lieutenant : - La sorcière ! Oui, oui ! il ne manquait plus que cela ! Après la fée me direz-vous, il est logique de croiser une sorcière. Et où sont les Elfes et les Farfadets ?

Garde champêtre : - ne vous moquez-pas, lieutenant. Elle possède des pouvoirs et sait fabriquer des filtres pour tous les maux. Elle peut soigner mais elle peut aussi rendre malade et...

Lieutenant : - Oui, oui ! En attendant d'être ensorcelés, allons saluer la sorcière. Mais vous tremblez ? Ah ! c'est la meilleure ! Alors allez donc voir si le Maire est disposé à nous rencontrer.

Le garde-champêtre sort.

La sorcière : - (*se retournant vers l'auberge*) je repasserai dans la journée Ernestine, repose-toi en attendant

Le Lieutenant : - vous voilà donc garde malade ? vous prenez soin de tout le village ainsi ou c'est juste un privilège que vous offrez à la famille Pacrot ?

La sorcière : - Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

Le Lieutenant : - je suis lieutenant de police et je suis chargé d'enquêter sur le décès de monsieur Bastien Pacrot

La sorcière : - et je suppose que vous ne m'avez pas attendue uniquement pour avoir des nouvelles d'Ernestine.

Le Lieutenant : - Ah Ah ! Non ! j'arrive à peine et je découvre ce pays. Je ne suis pas d'ici mais j'ai pu apprécier les habitants et leurs âmes et je ne vous parle même pas des paysages, encore sauvages et si proches de la Nature. On sent l'influence de l'esprit protestant, la lutte pour un pays, pour une croyance. Ne trouvez-vous pas madame ?

La sorcière : - Je n'aime pas que l'on tourne en rond Lieutenant, allez au but. Posez-moi vos questions et je répondrai mais ne pensez pas que je vais dans

cette famille pour gagner les bonnes faveurs d'Ernestine. Elle a besoin de se reposer et je lui vends les plantes utiles pour cela. C'est tout ! quelles sont vos questions ?

Le Lieutenant : - au moins la franchise semble être une de vos qualités. Oui, oui ! Si franchise il doit y avoir. Je me méfie quant à moi des personnes qui semblent afficher leur vérité de but en blanc, bien souvent je passe plus de temps à creuser pour enlever tous les artifices qui en cachent le véritable sens qu'à entendre les frustrations de chacun. Alors madame, si je vous demande de me parler des événements, de votre vie et celle du village, combien de temps vais-je devoir passer à démêler le vrai du faux ?

La sorcière : - essayez, vous verrez bien Lieutenant !

Le Lieutenant : - Peut-être pourriez-vous commencer par me dire qui vous êtes. Oui, oui ! Je sais que l'on vous surnomme la sorcière mais cela me semble un peu étroit, juste un surnom ancré dans les vieilles traditions locales. Il faut une sorcière dans chaque village n'est-ce pas ?

La sorcière : - les temps changent Lieutenant et nous sommes au vingtième siècle mais il reste tellement de choses inconnues, des pouvoirs que l'on ne peut encore nommer mais dans cent ans qui sait, on se moquera de ceux qui pensaient à un pouvoir divin ou surnaturel. Les pouvoirs des « coupeurs de feu » ne sont pas encore expliqués et pourtant ils existent comme les guérisseur, ramancheur, ramancheux, rebouteurs, empiriques. Vous voyez Lieutenant, les noms ne sont là que pour définir une personne, pas pour la nommer.

Le Lieutenant : - Je savais en vous voyant que j'aurai du mal à obtenir des réponses directes. Oui, oui ! Je m'en doutais ! Je vous demande votre nom, vous me sortez l'histoire des croyances locales et à la fin je ne sais toujours pas comment vous vous appelez.

La sorcière : - et pourtant tout le monde me connaît dans le village. Tenez, regardez ! (*Sylvestre Giordano entre sur scène*) Giordano ! sais-tu comment je m'appelle ?

Giordano : - pour sûr ! vous êtes la sorcière ! tout le monde le sait ça !

Le Lieutenant : - Giordano ! voilà un nom de famille ! je ne vous demanderai pas d'où il vient et...

Sylvestre Giordano : - ma famille est venue d'Italie quand il y a eu la grande famine là-bas et...

Le Lieutenant : - non Giordano ! taisez-vous ! et dites-moi le vrai nom de cette femme !

La sorcière : - (rit) Lieutenant, je crains que vous ne perdiez votre temps.

Le Lieutenant : - et cette femme vous fait elle peur ?

Sylvestre Giordano : - Oh cà pour sûr ! elle peut nous jeter des sorts et toutes ses potions ! les femmes du pays viennent la voir pour être belles, pour être aimées ou même, j'en suis sûr, pour être veuves !

La sorcière : - tu dis des bêtises Giordano ! attention à toi !

Le Lieutenant : - ne cherchez pas à menacer le témoin madame ! il semble bien que vous n'appréciez pas que l'on parle de vous. Oui, oui ! pourtant si je vous demande qui vous êtes, vous refusez même cette question. Alors ?

Sylvestre Giordano : - elle s'appelle la sorcière ! et sa mère était aussi une sorcière, elles vivaient toutes les deux au fond des bois au milieu des vipères et personne ne pouvait s'en approcher et quand la mère est morte, elle a poussé toute seule la petite !

A l'a poussé chât p'tit d'misère

Tout quem'un'û dans un boucllum

Qu'o grêle, qu'o vente ou qu'o mouillasse

D'au matin jhusqu'à la fréchou

A patifagnèt dans chés gasses

La Moujhasse

Michante Moujhasse de rin du tout.

La sorcière : - Giordano ! fais attention à ce que tu dis !

Le Lieutenant : - taisez-vous madame, laissez-le parler. Alors Giordano ? la sorcière avait une mère (***se retourne vers la sorcière en souriant***) donc les sorcières n'apparaissent pas spontanément comme le fruit de démons.

Sylvestre Giordano : - pour sûr que sa mère avait dû l'avoir avec un démon et il est venu la chercher un jour pour mieux la punir des misères qu'elle nous faisait au village !

La sorcière : - Giordano, je crois que tu vas surtout aller en Enfer emporté par tes paroles de haine et de bêtise. C'est à cause d'hommes comme toi que ma mère est morte pauvre crétin !

Le Lieutenant : - Ah ! ainsi vous aviez une mère et elle est morte quand vous étiez enfant, voilà une première avancée madame la sorcière. Peut-être que votre mère avait un nom et un prénom elle ?

Sylvestre Giordano : - c'était la sorcière aussi, elle était encore plus méchante et plus cruelle qu'elle ! Elle avait passé un pacte avec Mélusine et du coup, elle ne craignait pas les serpents. D'ailleurs on en retrouvait partout de ses satanées vipères. Elle les mettait dans nos étables pour faire peur à nos chèvres et à nos vaches voir même pour les tuer. Ah çà, on a été soulagés quand elle est tombée dans le gouffre du Diable ! c'est sûr que Satan l'a appelé et...

La sorcière : - CA SUFFIT GIORDANO ! tu le sais comment ma mère est tombée dans le Gouffre du Diable, tout le village sait comment cela s'est passé ! et cette cicatrice que tu vois sur mon visage, je l'ai gardé pour vous rappeler votre vilénie et votre lâcheté. FILE GIORDANO FILE ! avant que je fasse venir les forces diaboliques pour qu'elles t'emportent en Enfer là où Satan a gardé ta place ! FILE !

Sylvestre Giordano sort en courant

Le Lieutenant : - Eh bien, on peut dire que vous savez leur parler aux hommes d'ici et j'en ai appris un peu plus sur vous. Vous allez pouvoir compléter les morceaux de votre vie qui restent encore dans l'ombre ?

La sorcière : - vous êtes gendarme, vous avez les moyens de connaître les histoires cachées alors débrouillez-vous sans moi Lieutenant.

La sorcière sort

Scène 4

Le garde champêtre entre

Le garde champêtre : - Lieutenant, l'institutrice veut vous voir, de toute urgence qu'elle dit, elle a des révélations à vous faire, de la plus haute importance. Il semblerait qu'elle ait des preuves sur l'assassin.

Le Lieutenant : - Nous irons demain. Oui, oui, demain. L'urgence peut attendre. J'ai eu mon lot de surprises pour la journée et je ne voudrais pas que l'institutrice me présente un numéro de magie ou qu'elle fasse tourner les tables. Je vais demander des éléments à Niort afin d'en connaître un peu plus sur elle. Voyez-vous, je n'aime pas me présenter comme un innocent lors d'une enquête. J'en ai connu pas mal qui voulaient me faire passer des vessies pour des lanternes. Soyons patients. Et en attendant, je vais me reposer un peu.

Ils sortent

Scène 5

Sylvestre Giordano : - as-tu entendu, Suzanne ? ils vont enquêter chez l'institutrice

Suzanne Giordano : - Oui et alors le lieutenant est là pour enquêter alors il enquête. En quoi ça te gêne Sylvestre ?

Sylvestre Giordano : - oh, c'est pas qu'à m'gêne, au contraire. J'aimerais bien aussi enquêter chez l'institutrice, moi.

Suzanne Giordano : - Ah oui ?

Sylvestre Giordano : - Euh bah oui, elle est mignonne l'institutrice non ?

Suzanne Giordano : - Oui qu'elle est mignonne et toi tu t'es regardé Sylvestre ? tu pourrais faire peur à une belette affamée

Sylvestre Giordano : - Oh t'exagère là et puis ça t'a pas empêchée de me marier

Suzanne Giordano : - Oui et ce jour-là j'aurai dû dire au père que non, j'avais pas d'un âne bâté comme ça.

Sylvestre Giordano : - Tu peux dire ça, n'empêche que d'autres auraient été bien contentes de se retrouver dans ma couche la nuit de noces

Suzanne Giordano : - Et elles auraient été bien déçues ! et si tu en avais plus dans ta culotte que dans ta goule, on s'rait pas là comme deux vieux sans enfants à regarder le village bouger. Et en attendant, le lieutenant lui, il interroge tout le monde

Sylvestre Giordano : - Non moi il m'a rien demandé, juste le nom de la sorcière !

Suzanne Giordano : - et tu lui as donné ?

Sylvestre Giordano : - mais bien sûr que non ! tu me prends pour qui ?

Suzanne Giordano : - ça ! il y a pas loin à regarder pour comprendre !

Sylvestre Giordano : - ça suffit comme ça maintenant ! déjà ce lieutenant qui veut tout savoir!...Et il m'énerve avec ses « oui, oui » sans arrêt !

Suzanne Giordano : - dis-moi, quand Bastien est sorti de la Mairie, il avait pas un papier à la main ? comme une feuille ?

Sylvestre Giordano : - si mais je l'ai vu le plier avant de se diriger vers l'école. Il avait le même sourire que quand il sort de sa visite à l'institutrice. Qu'est-ce qui le rend si joyeux chez elle d'après toi ?

Suzanne Giordano : - quelque chose que tu ne connais pas et que tu ne connaîtras jamais, surtout avec moi ! N'empêche, j'aimerais bien savoir ce qu'il y avait sur ce papier. Si on ne trouve pas, on en touchera deux mots au lieutenant histoire qu'il nous aide dans notre enquête.

Sylvestre Giordano : - parce que c'est nous qui enquêtons maintenant ?

Suzanne Giordano : - Sylvestre, tu n'as rien dans ta bourse, rien dans ta culotte et rien dans la tête ! je me demande encore ce que je fais avec toi. Il doit me manquer aussi quelque chose, il faut que je trouve quoi et vite car tu ne t'arranges pas !

Sylvestre Giordano : - Merci ! et encore une fois, ça suffit comme ça !

Scène 6 Le lieutenant entre

Lieutenant : - qu'est-ce qui suffit comme ça ?

Suzanne Giordano : - Oh c'est vous lieutenant ?

Sylvestre Giordano : - On croyait que vous dormiez

Lieutenant : - c'est ce que je pensais faire encore un peu mais j'ai dû subir les disputes d'un couple en pleine rue. Et j'ai l'impression qu'il s'agissait de vous !

Suzanne Giordano : - faites excuses mon lieutenant, nous échangeons avec mon mari

Sylvestre Giordano : - sur l'institutrice

Lieutenant : - sur l'institutrice ? et qu'aviez-vous donc de si intéressant à dire sur l'institutrice en pleine rue plutôt que chez vous devant votre soupe ?

Suzanne Giordano : - c'est que, l'institutrice...

Sylvestre Giordano : - oui, c'est ça l'institutrice...

Lieutenant : - j'écoute, l'institutrice ?

Suzanne Giordano : - mais pas que l'institutrice voyez-vous !

Sylvestre Giordano : - non pas que l'institutrice, ça non !

Lieutenant : - et alors ?

Suzanne Giordano : - c'était curieux !

Sylvestre Giordano : - très curieux !

Lieutenant : - écoutez-moi bien le couple Giordano. Si vous ne vous dépêchez pas de me dire ce que vous avez à me dire, je vous fais embarquer pour Niort et vous finirez votre histoire là-bas ! compris ?

Suzanne Giordano : - oui, oui ! c'est compris ! on voulait juste dire que parfois...

Sylvestre Giordano : - souvent !

Suzanne Giordano : - oui souvent.

Sylvestre Giordano : - tous les matins même !

Suzanne Giordano : - oui c'est ça, tous les matins.

Lieutenant : - bon ça suffit je vous embarque !

Suzanne Giordano : - non, non ! on voulait juste dire que tous les matins il y avait de drôles d'allers-venus entre l'auberge et l'école !

Sylvestre Giordano : - et même après de l'école vers l'auberge.

Lieutenant : - c'est le propre des allers-venus, Giordano, et à quelle heure ces allers-venus et vice-versa ?

Suzanne Giordano : - Oh de bonne heure.

Sylvestre Giordano : - de très bonne heure !

Suzanne Giordano : - au point que souvent on ne voyait que les retours. Mais voyez-vous monsieur le lieutenant, ce n'était pas pour regarder ce que font les autres...

Sylvestre Giordano : - Oh ça non, on n'est pas comme ça nous mais nos fenêtres donnent presque sur la place et...

Suzanne Giordano : - ce qui fait qu'en se penchant... un peu...

Sylvestre Giordano : - on voit ce qui se passe...

Suzanne Giordano : - sans le vouloir bien entendu.

Lieutenant : - Et que voyiez-vous... sans le vouloir ? ou dois-je dire que voyiez-vous ?

Sylvestre Giordano : - Oh monsieur le Lieutenant... vous devez savoir...

Suzanne Giordano : - ça venait de l'auberge et ça allait à l'école...

Sylvestre Giordano : - de très bonne heure...

Suzanne Giordano : - furtivement ?

Lieutenant : - furtivement !

Sylvestre Giordano : - oui, furtivement, comme une ombre qui se cache au point qu'elle n'allait pas tout droit mais disparaissait puis hop ! réapparaissait !

Suzanne Giordano : - d'un seul coup !

Lieutenant : - ne recommencez pas votre petit jeu ! Qui ?

Sylvestre Giordano : - monsieur Pacrot.

Suzanne Giordano : - Bastien.

Sylvestre Giordano : -mais l'aut'matin

Suzanne Giordano : -le matin de la mort de Pacrot

Sylvestre Giordano : - ça s'est pas passé comme ça

Suzanne Giordano : - pas complètement

Lieutenant : - c'est-à-dire ?

Sylvestre Giordano : - c'est-à-dire que quand tout à l'heure on parlait d'allers et de retours

Suzanne Giordano : - c'était toujours entre l'auberge et l'école

Sylvestre Giordano : - et de l'école vers l'auberge puisque c'étaient ...

Lieutenant : - des allers retours oui j'ai compris Giordano. Et ce jour-là le trajet était différent donc.

Suzanne Giordano : - il y a eu un détour par la Mairie

Lieutenant : - un détour par la Mairie, oui, oui

Sylvestre Giordano : - (*à Suzanne*) tu vois il recommence avec ses oui, oui

Suzanne Giordano : - par la Mairie oui, oui. Oh ! excusez-moi.

Lieutenant : - et qu'allait-il faire à la Mairie ?

Sylvestre Giordano : - çà, on n'en sait foutrement rien !

Suzanne Giordano : - on comptait sur vous pour nous le dire

Lieutenant : - pardon ?

Sylvestre Giordano : - non, non, pardon vous n'êtes pas obligé de tout nous dire, même vous n'êtes même pas obligé de nous parler de l'enquête, bien entendu

Suzanne Giordano : - bien entendu. Nous on veut juste vous aider, faire avancer l'enquête voyez-vous et si on dispose d'éléments, on n'hésitera pas à vous les transmettre, soyez-en sûr.

Lieutenant : - comme quoi ?

Sylvestre Giordano : - comme quoi, quoi ?

Suzanne Giordano : - Sylvestre ! maudit bavard ! tarzaplus !

Lieutenant : - Alors quels sont les éléments dont vous « disposez » mon cher Sylvestre Giordano ? et dépêchez-vous, je ne souhaite pas passer ma journée en votre compagnie. oui, oui ! Et ne me faites pas votre numéro de duettistes, venez-en aux faits tout de suite. Illico, presto ! ça vous parle Giordano ?

Sylvestre Giordano : - tu as entendu Suzanne monsieur parle italien. C'est fabuleux !

Suzanne Giordano : - le lieutenant nous a surtout demandé de nous dépêcher stupide ! voilà lieutenant, lorsque Bastien Pacrot est sorti de la Mairie

Sylvestre Giordano : - le sourire aux lèvres !

Suzanne Giordano : - il avait à la main une feuille qu'il a pliée et mise dans sa poche

Lieutenant : - une feuille, dans sa poche, oui, oui ! et vous voudriez connaître ce qu'il y avait sur la feuille ?

Sylvestre Giordano : - Ah, ça, bien entendu...

Suzanne Giordano : - Non, non ! monsieur le lieutenant, nous savons que nous ne devons pas vous gêner dans votre enquête, juste vous aider, si vous nous dites où chercher, peut-être...

Sylvestre Giordano : - comme ça on s'aide tous les trois.

Lieutenant : - oui, oui ! si vous voulez m'aider, dites-moi qui a été le premier à s'approcher du corps de Bastien Pacrot

Suzanne Giordano : - la première, c'était Ernestine et elle hurlait tellement qu'elle faisait fuir les corbeaux du village.

Sylvestre Giordano : - oui mais il y avait aussi Joseph, lui il est toujours collé à Ernestine quand il peut.

Lieutenant : - Joseph et Ernestine. Oui, oui ! une autre question, Ernestine aimait son mari ?

Suzanne Giordano : - oh ça ! elle y était accrochée à son homme ça ! au point de ...

Lieutenant : - jusqu'à quel point madame Giordano

Suzanne Giordano : - c'est vrai que parfois elle le surveillait de près, elle a même renvoyé Marguerite la cuisinière

Sylvestre Giordano : - oui parce qu'elle la soupçonnait d'avoir un penchant pour lui. Marguerite ! tout de même, Marguerite

Suzanne Giordano : - quoi Marguerite qu'est-ce que tu lui reproches à Marguerite ?

Sylvestre Giordano : - c'est pas l'institutrice !

Lieutenant : - bon j'en ai assez entendu, filez, d'ailleurs voici monsieur Petitbon qui arrive.

Scène 7

Lieutenant et Joseph

Lieutenant : - le garde-champêtre m'a dit que ce matin vous vous preniez le café ensemble avec monsieur Pacrot ; de si bonne heure ? il y avait une raison à cela ?

Joseph : - Rien d'important, nous devions parler d'affaires qui concernaient la mairie et comme tout le monde le sait, nous n'avions pas les mêmes opinions alors, de temps en temps, il était nécessaire de régler certains points en dehors du conseil municipal. C'est simple. On restait des amis d'enfance tout de même et on continuait à se parler franchement. Alors ce matin, après notre discussion, il est parti, je l'ai vu se diriger vers l'auberge et puis je l'ai entendu crier. Et voilà !

Lieutenant : - Oui, oui, vous vous entendiez bien avec monsieur Pacrot sauf que vous ne vous entendiez pas. C'est cela ?

Joseph : - oui, ou plutôt le contraire, on ne s'entendait pas sur certaines choses mais globalement on s'entendait bien.

Lieutenant : - Oui, oui. Et quels étaient vos points de divergence les plus forts ?

Joseph : - Oh, il s'agissait surtout de problèmes concernant la gestion de la mairie, voyez-vous Bastien, c'était un socialiste même s'il s'en défendait. C'était d'autant plus facile pour lui qu'il était un des plus riches du village avec son auberge et les biens qu'il rachetait aux veuves pour les y placer après comme fermières. Ah on peut dire que l'argent rentrait bien chez lui. Et il voulait augmenter les taxes locales soi-disant pour mieux répartir les richesses Ah ! Je crois que c'est pour ça qu'il n'a pas été élu Maire.

Lieutenant : - C'est une façon de bien s'entendre assez spéciale. Oui, oui ! Spéciale ! Je sens comme une pointe de jalousie dans vos propos ?

Joseph : - Vous pensez que j'aurai pu le tuer ?

Lieutenant : - Je ne pense rien monsieur Petitbon, j'écoute. Oui, oui ! A mon niveau, il est important avant tout d'écouter. Et j'entends vos remarques sur monsieur Pacrot quant à la gestion de la commune mais dans son couple, savez-vous si tout allait bien ? On m'a dit qu'il avait un certain charme qui n'était pas sans déplaire aux femmes du village et qu'il aurait eu des aventures extra-conjugales.

Joseph : - ça ! c'était un coureur Bastien ! un séducteur ! il savait embobiner les gens ! Même Ernestine, il ne l'a pas mariée par amour mais pour la dot qu'elle apportait.

Lieutenant : - Oui, donc. Vous voilà un bon ami de monsieur Pacrot. Vous-même êtes célibataire n'est-ce pas ?

Joseph : - Oui, c'est vrai ! mais quel rapport avec la mort de Bastien ?

Lieutenant : - je vous l'ai dit, monsieur Petitbon, je ne pense rien, j'écoute. Je pense que j'aurai d'autres éléments à voir avec vous monsieur Petitbon, merci de ne pas vous éloigner.

Joseph : - je suis dans la mairie, n'hésitez pas.

rideau

Acte III Creuser toujours plus profond (les vérités cachées)

Scène 1

Le Lieutenant est assis dans un fauteuil à l'entrée de l'auberge, il fume la pipe, il consulte un cahier journal. Suzanne et Sylvette Giordano sortent de chez eux.

Lieutenant : - Ah ! c'est encore vous ! décidément il faudra toujours que je vous ai dans les pattes !

Sylvestre Giordano : - faites excuses monsieur le lieutenant !

Suzanne Giordano : - oui faites excuses mais notre maison est sur la place alors comme vous le savez,

Sylvestre Giordano : - nous devons la traverser pour nous rendre à nos champs.

Suzanne Giordano : - mais nous nous ferons discrets, soyez sûr, pour pas vous déranger plus.

Lieutenant : - puisque vous êtes là vous allez me renseigner, quelle est cette histoire de sorcière et de sa mère tombées dans le Gouffre du Diable ?

Sylvestre Giordano : - c'est du grand mal !

Suzanne Giordano : - ça oui du grand malheur même ! qui nous poursuit depuis !

Lieutenant : - et qu'en est-il ce « grand » malheur ?

Sylvestre Giordano : - Autrefois, vers l'an 1000 au moins, un dimanche matin, un paysan a voulu traverser le Gouffre du Diable pour se rendre de sa ferme aux pâturages avec ses bœufs... personne ne les a revus jamais.

Suzanne Giordano : - on dit que Dieu l'a puni d'avoir travaillé au lieu de le célébrer. D'autres disent que c'est le Diable qui l'a emporté à cause que le paysan s'était moqué de lui en passant par son domaine sans lui demander. Enfin une affaire terrible !

Lieutenant : - et quel rapport avec la sorcière ?

Sylvestre Giordano : - Ça, c'est une autre histoire.

Suzanne Giordano : - terrible aussi !

Lieutenant : - Ne recommencez pas à jouer avec ma patience les Giordano !

Sylvestre Giordano : - La mère de la sorcière, la nôtre, était domestique chez un riche tanneur de Niort.

Suzanne Giordano : - Celui-ci bien que marié et père de famille lui a fait la cour, jurant qu'il quitterait sa femme et partirait s'installer à Bordeaux avec elle.

Sylvestre Giordano : - Mais quand elle a été grosse, l'épouse du tanneur l'a jetée dehors. Elle a voulu retourner chez ses parents qui l'ont laissée à la rue.

Suzanne Giordano : - Elle s'est réfugiée alors dans une petite cabane à la lisière de la forêt et mit sa fille au monde. Elles ont vécu toutes les deux ainsi pendant treize ans, se nourrissant des plantes que la nature voulait bien leur offrir.

Sylvestre Giordano : Un soir, alors qu'elles étaient allées glaner les quelques rares épis de blé qui restaient après le passage des glaneuses du village, elles ont été pourchassées par deux galopins à peine plus âgés que la fillette. Elles se sont enfuies sous les pierres mais deux garçons les ont poursuivies sur le chemin. Une grosse pierre a touché la gamine qui est tombée près du ravin.

Suzanne Giordano : - La mère, a cherché à retenir sa fille et toutes deux sont tombées au fond du Gouffre du Diable. La petite a été blessée au visage et à la jambe, mais la mère est morte. Les villageois ont trouvé son corps quelques jours plus tard et ils l'ont enterrée dans la fosse commune.

Lieutenant : - cette histoire n'a pas dû arranger vos relations avec la sorcière. Et vous avez laissé une enfant vivre toute seule en forêt ?

Sylvestre Giordano : - C'est qu'elle était déjà débrouillarde et comme elle boitait et avec sa cicatrice sur le visage, elle nous faisait bien peur tout de même malgré son âge.

Lieutenant : - allez filez ! vous me faites honte ! j'ai besoin de réfléchir.

Suzanne et Sylvestre Giordano sortent

Lieutenant : *reprend la lecture du cahier journal* : toutes ces histoires de sorcières, de légendes, on se croirait dans les contes de fées. Il ne manque plus que la fée Mélusine n'apparaisse. *Il s'endort en parlant*

Mélusine : je vois Bastien que tu n'es pas aussi pur et honnête que tu vœux bien essayer de me laisser paraître.

Bastien : - j'ai fait une erreur je sais, j'étais petit et j'ai toujours regretté ce geste idiot.

Mélusine : - tu as surtout oublié mon Bastien ! tu as su vite fermer le livre de la sorcière et passer à autre chose, d'autres soifs de pouvoirs. Peut-être que la sorcière ne t'a pas oublié elle et elle avait tout son temps.

Bastien : - vous croyez que la sorcière aurait pu me...

Mélusine : je ne crois rien, Bastien, je regarde et j'écoute. Les hommes ne changeront donc jamais. Mais je veux parler à cet homme qui me semble avoir plus de sentiments humains que vous autres.

Mélusine se rapproche du lieutenant qui dort (lumières baissées)

Mélusine : - Lieutenant vos rêves sont agités. Vous commencez à comprendre comment vit ce village. Moi je ne le connaissais pas mais il ressemble tellement à d'autres villes, d'autres pays que je n'ai rien appris de plus sur l'homme en m'arrêtant ici. Je veux tout de même vous aider, avez-vous entendu parler de Blandine ? Mais il faut vous réveiller maintenant. Allez, lieutenant, réveillez-vous !

La lumière se rallume doucement, Mélusine cède la place au garde champêtre

Scène 2

Garde champêtre : - réveillez-vous lieutenant ! Lieutenant ! la sorcière veut vous parler, elle a des choses à vous dire mais ne souhaite parler qu'à vous ! pourquoi me regardez-vous ainsi lieutenant ? réveillez-vous !

La lumière se rallume complètement

Lieutenant : - diable, j'ai donc rêvé ! drôle de pays où les fées viennent témoigner dans les rêves. Curieux monde ! *(Il se secoue)* Dîtes-moi, vous connaissez bien le pays en tant que garde champêtre, vous devez connaître les petits et les grands secrets qui circulent dans la région. Et d'abord je n'aime pas vous appeler garde champêtre entre nous, c'est ridicule vous devez avoir un nom, vous n'êtes pas né avec un bicornes sur la tête et un tambour dans les mains !

Garde champêtre : - Ah ! non bien sûr, mon nom c'est Lucien Pacrot. Oui, comme Bastien. Nous sommes cousins, éloignés. Vous savez dans la région ce n'est pas trop étonnant. C'est ainsi, nous avons le même patronyme et ça s'arrête là. Vous savez, ici la famille ne compte pas par rapport à la terre. Et quand un ancien décède, les descendants se regardent tous avec des fusils dans les yeux et c'est souvent le plus vicieux qui gagne.

Lieutenant : - on dirait que vous n'avez pas gagné Lucien Pacrot. Oui, oui ! Vos paroles semblent toutes emplies de rancune et de rancœur. Qui vous a dépouillé de votre héritage ainsi ?

Garde champêtre : - oh ! de toute façon, cela n'aurait servi à rien. Moi, je ne veux pas négocier les bouts de terre à des mourants. Vous savez Lieutenant, la Terre, c'est leur âme, ils ont la terre en eux et ne s'en défont pas !

Lieutenant : - vous me rappelez Emile Zola, oui, oui, un écrivain, vous avez entendu parler ? Dans un de ses romans « La Terre » il y dresse un portrait féroce du monde paysan âpre au gain, dévoré d'une passion pour la terre qui peut aller jusqu'au crime.

Garde champêtre : - Oh mais on le connaît cet homme ! quand il a défendu le juif Dreyfus, ça a été la bagarre dans le village entre les Dreyfusards et les anti-Dreyfusards. On a fini par ne plus en parler mais tout le monde a gardé ça en lui ! tout de même, un juif ! et on le réintègre dans l'armée tout ça parce que ce Zola a écrit dans les journaux !

Lieutenant : - il semble que l'on ait prouvé son innocence non ?

Garde champêtre : - vous voyez, vous dans les villes, vous pensez trop ! ils sont venus dans notre pays, ils se sont implantés et ils ont même pris des postes dans l'armée, dans la politique, nous sommes dirigés par les juifs et tout le monde s'en fout !

Lieutenant : - rassurez-moi, ce n'est pas un juif qui a tué Bastien ?

Garde champêtre : - Oh, ne vous moquez pas Lieutenant !

Lieutenant : - je ne me moque pas, je souhaite juste que l'on revienne à notre sujet oui, oui, à notre sujet : la mort de Bastien Pacrot. Voyez-vous, Lucien, quelque chose ne va pas dans cette histoire. Comme si on me donnait un puzzle à construire alors qu'il manque les pièces les plus importantes.

Garde champêtre : - ma fois, je ne peux pas vous dire, je n'ai jamais fait de puzzle de ma vie, je ne sais même pas de quoi il s'agit.

Lieutenant : - ce n'est pas grave Lucien, ce qui m'importe, c'est de pouvoir compter sur vous dans mon enquête. Et je peux compter sur vous n'est-ce pas ?

Garde champêtre : - bien entendu Lieutenant, d'autant plus que j'aimerais plus tard entrer dans la gendarmerie pour mener des enquêtes comme vous le faites et cette affaire pourrait être comme un tremplin pour moi et enfin me sortir de ce village paumé.

Lieutenant : - c'est bien Lucien mais faites attention, j'ai entendu dire que dans la gendarmerie il y avait des juifs et croyez-moi, je n'ai pas réussi à les détecter ! *(rit)* mais tiens voilà votre cousine qui arrive, nous allons pouvoir lui poser quelques questions.

Garde champêtre : - oui. Au fait mon lieutenant, vous connaissez mon nom mais vous pourriez me donner le vôtre ? rassurez-vous je vous appellerai toujours mon lieutenant surtout en public.

Lieutenant : - si vous le souhaitez, oui, oui, si vous le souhaitez. Mais êtes-vous certain de le vouloir ?

Garde champêtre : - oui lieutenant, je pense que ça m'aiderait à mieux vous suivre, à mieux vous comprendre peut-être dans votre enquête

Lieutenant : - Mon nom est Judah Weillstein.

Garde champêtre : - *(....)*

Lieutenant : - on y va ? avant que Joséphine ne parte

Garde champêtre : - Euh, oui mon lieutenant ! à propos de mademoiselle Joséphine Lafigue, l'équipe de gendarmes qui a perquisitionné a ramené cela pour vous. Ah oui ! et ils ont ajouté qu'ils n'avaient pas pu entrer chez la sorcière car son logis était infesté de vipères.

Lieutenant : - de vipères, vraiment ? Voilà finalement qui n'est pas trop surprenant.

Le Garde-champêtre tend une sacoche et un porte dessin. Le lieutenant l'ouvre et le regarde.

Garde champêtre : - Il y a des choses intéressantes dans ces documents mon lieutenant ?

Lieutenant : - Oh oui ! et je dirai même plus des choses curieuses ; oui, oui ! des choses curieuses ! et du côté du rectorat, vous avez pu avoir des éléments sur elle ?

Le Garde-champêtre : - oui mais cela n'a pas été simple car au rectorat ils avaient bien envoyé une institutrice au prénom de Joséphine dans le village mais pour eux elle s'appelait Joséphine Dumesle et ça, c'est curieux.

Lieutenant : - curieux qu'elle ait changé de nom effectivement mais pourquoi ?

Le Garde-champêtre : - parce que dans le village, on a connu un Dumesle, il s'appelait Roland Dumesle et il a été Maire du village il y a 15 ans. On s'en souvient bien vu sa fin

Lieutenant : - quelle a été sa fin ?

Le Garde-champêtre : - il est mort au bagne de Fontevrault

Lieutenant : - Le bagne de Fontevrault ! oui, oui ! et on sait pourquoi il a été envoyé au bagne ?

Garde champêtre : - Il a été dénoncé pour avoir été un des membres de la Commune de Paris recherché par la police

Lieutenant : - dénoncé ? et on sait par qui ?

Garde champêtre : - non, il semble que c'était une lettre anonyme envoyée à la gendarmerie. Oh, ça n'a pas traîné, dans les jours qui ont suivis, il était embarqué et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Quelque part je le regrette, le peu que je l'ai connu quand j'étais petit, je peux dire que tout le village trouvait que c'était un bon Maire et...

Un groupe d'enfants chante dans l'école « Le temps des cerises »

Lieutenant : - quelle est cette chanson ?

Garde champêtre : - Ah ! ça, c'est justement mademoiselle Lafigue, elle fait chanter les enfants à chaque début de classe. Elle est jolie, un peu triste mais jolie (**chante**) « quand vous en serez au temps des cerises, si vous avez peur des chagrins d'amour, évitez les belles. »

Lieutenant : - (**rit**) Ah ! ah ! ah ! Votre Joséphine Lafigue n'aura pas fini de nous surprendre, finalement j'ai vraiment hâte de parler avec elle.

Entrée de Marguerite

Scène 3

Marguerite : - Ah ! monsieur le gendarme ! vous êtes là ! je voulais vous voir, c'est très important !

Le Garde-champêtre : - Marguerite, laisse le Lieutenant tranquille, il est occupé tu vois bien !

Marguerite : - Oh toi Pacrot, je n'ai rien à te dire ! peut-être bien même que tu nous cache des choses ! Tu es de la même famille après tout, tu avais peut-être des intérêts dans la mort de Bastien !

Le Garde-champêtre : - Dis donc la Marguerite, fais attention à ce que tu dis, il pourrait y avoir outrage à représentant de la Loi, n'est-ce pas mon Lieutenant ? et puis je te rappelle que tu n'es pas du village alors tu n'es pas la mieux placée pour parler de secrets !

Marguerite : - je suis peut-être mieux placée qu'un âne obtus avec un bonnet de Garde-champêtre sur la tête !

Lieutenant : - bon, ça suffit vous deux ! oui, oui ! il va falloir vous calmer, oui, oui ! calmez-vous ! qu'aviez-vous de si important à me dire Marguerite ? allez-y, je vous écoute.

Marguerite : - c'est à propos de l'Ernestine

Le Garde-champêtre : - qu'est-ce que tu lui veux à l'Ernestine ? elle vient de perdre son homme !

Lieutenant : - Laissez-la parler monsieur Pacrot !

Marguerite : - voilà, malgré ce qu'en disent certains, l'Ernestine elle tenait peut-être à son mari mais pas par amour, ça non !

Lieutenant : - pourquoi alors ?

Marguerite : - pour l'argent qu'est-ce que vous croyez ? ici il n'y en a que pour l'argent ! pour les terres et pour l'argent ! l'amour, il n'existe pas ! c'est juste le rut comme les animaux pour se reproduire mais l'amour ça non !

Lieutenant : - vous êtes bien dure avec vos pays, oui, oui ! On dirait comme de la rancune dans votre cœur.

Le Garde-champêtre : - Ah ça, elle en a de la rancune. A part sa daube que tout le monde veut manger, pas beaucoup viendraient lui faire les yeux doux à la Marguerite

Marguerite : - Tais-toi donc Pacrot ou je vais te faire goûter à ma daube spéciale et tu verras !

Lieutenant : - Marguerite, pourriez-vous parler à la fin ?

Marguerite : - c'est tout simple monsieur le gendarme

Le Garde-champêtre : - Monsieur le Lieutenant, Marguerite, il faut dire Monsieur le Lieutenant

Lieutenant : - alors ?

Marguerite : - L'Ernestine elle avait écrit au Notaire de Niort comme quoi elle voulait savoir ce qui arriverait si son mari mourrait !

Le Garde-champêtre : - Ah ! comment tu peux savoir ça toi ? tu n'sais rien faire d'autre que la cuisine !

Marguerite : - parce que je sais lire abruti et que tous les autres comme toi pensent que je n'suis qu'une ignorante alors ils laissent traîner leurs papiers à ma vue sans penser que je peux les lire et les comprendre !

Le Garde-champêtre : - Parbleu !

Lieutenant : - Ah ! vous voyez Pacrot, il faut toujours se méfier des petites gens comme vous les appelez, ils peuvent vous surprendre oui, oui, vous surprendre. Et vous tombez dans leurs pièges si facilement. Oui, oui ! dans leurs pièges, ou dans leur daube spéciale, n'est-ce pas Marguerite.

Marguerite : - Oh je disais ça par plaisanterie monsieur le Lieutenant. Ici, personne ne s'est plaint de ma daube et d'ailleurs l'Ernestine, elle l'a regretté quand elle m'a renvoyée de l'auberge parce que ses clients ils lui ont réclamé ma daube et quand elle a voulu en faire elle-même, ils n'ont pas hésité à lui faire comprendre que ça n'avait rien à voir !

Le Garde-champêtre : - ça c'est vrai ! je dois avouer que quand elle est partie de l'auberge, c'était plus la même chose et il n'y avait plus que Joseph Petitbon, le Maire, pour en profiter.

Marguerite : - et des fois j'en faisais quand même pour monsieur Bastien parce que lui il a toujours été gentil avec moi.

Le Garde-champêtre : - ça oui, tu l'aimais bien le Bastien, même que tu lui tournais autour. Vous l'auriez vu dans l'auberge comment elle s'approchait de lui. Les clients n'en pouvaient plus et Bastien lui-même s'en amusait. « Ma belle Marguerite » qu'il disait « ta daube me fait toujours un sacré effet » et quand elle avait le dos tourné, il éclatait de rire avec les tablées ! d'ailleurs, il ne t'a pas soutenue quand l'Ernestine t'a foutu dehors, tu as du lui en vouloir pour ça non ?

Marguerite : - je te jure Pacrot que tu commences à me chauffer les oreilles, fais donc bien attention à toi !

Lieutenant : - Assez ! On en revient à cette lettre. Que contenait elle ?

Marguerite : - en fait, c'était une réponse que lui faisait le notaire comme quoi elle n'avait pas à poser cette question et que les biens iraient aux enfants et pas à elle surtout s'il y a un héritier mâle. Mais j'n'ai pas pu tout lire. Demandez-lui à l'Ernestine, elle était suffisamment en colère quand elle l'a reçu, surtout que le courrier était adressé à monsieur Bastien et que ça a fait une dispute dans l'auberge qu'on aurait cru qu'on égorgeait un cochon. Bon, faut qu'vous laissez, j'dois préparer à manger pour monsieur Joseph.

Lieutenant : - Vous me laisserez goûter à votre daube un jour, Marguerite, à force d'en entendre parler cela m'a mis l'eau à la bouche. Oui, oui ! l'eau à la bouche !

Marguerite : - Oh oui monsieur le Lieutenant ; vous me semblez gentil vous. Je vous en préparerai une juste pour vous !

Marguerite sort

Scène 4

Sylvestre et Suzanne Giordano entrent sur scène

Lieutenant : - Tient vous tombez bien vous deux !

Sylvestre Giordano : - pourquoi on tombe bien ?

Suzanne Giordano : - nous n'avons rien fait !

Garde-champêtre : - qui sait ?

Lieutenant : - vous n'avez peut-être rien fait mais je pense que vous avez entendu.

Suzanne Giordano : - entendu qui ?

Sylvestre Giordano : - entendu quoi ?

Garde-champêtre : - c'est reparti mon lieutenant !

Lieutenant : - arrêtez tout de suite votre jeu ! un soir il y a eu une violente dispute chez les Pacrot et je pense que vos oreilles n'étaient pas trop loin de votre fenêtre, oui, oui ! afin de mieux entendre. Alors dites-moi de quoi il en retournait ?

Suzanne Giordano : - Ah oui, la dispute ! tu te souviens Sylvestre.

Sylvestre Giordano : - ça oui je m'en souviens mais je pense que tout le village doit s'en souvenir, ça hurlait comme, comme...

Garde-champêtre : - comme un cochon qu'on égorge on sait !

Lieutenant : - et que traduisaient les cris ?

Suzanne Giordano : - c'était pas toujours évident tellement ils hurlaient tous les deux mais en gros, le Bastien il disait à l'Ernestine qu'elle attendait sa mort pour hériter

Sylvestre Giordano : - et elle lui répondait qu'elle s'assurait qu'il n'y avait pas d'autres petits Pacrot qui traînaient dans la région vu le besoin qu'il avait de se débraguetter devant n'importe quoi pourvu que ça ait des seins et une...

Garde-champêtre : - oui on a compris Sylvestre !

Suzanne Giordano : - elle disait aussi qu'elle voulait protéger ses enfants de l'héritage et qu'elle avait compris son envie de s'envoler ailleurs avec une autre plus jeune, plus jolie...

Sylvestre Giordano : - plus instruite.

Garde-champêtre : - Elle a dit ça ?

Lieutenant : - je pense en effet qu'elle a pu le dire. Merci les Giordano, vous pouvez rentrer chez vous et je ne vous demande pas d'avoir l'œil et l'oreille aux aguets. Oui, oui ! je ne vous le demande pas.

Les Giordano sortent

Scène 5

Sortie d'école à midi, Joséphine sur le pas de l'école

Lieutenant : - (*chante*) « J'aimerai toujours le temps des cerises ; C'est de ce temps-là que je garde au cœur ; Une plaie ouverte » jolie chanson mademoiselle. Oui, oui ! très jolie chanson. Vous semblez bien la connaître.

Joséphine : - mon père me la chantait quand j'étais petite, je l'ai très peu connu, c'est tout ce dont je me souviens de lui.

Garde champêtre : - Oui, oui ! cette chanson, « Le temps des cerises ». Je ne vous ferai pas l'offense de vous demander si vous saviez où elle était chantée cette jolie romance.

Joséphine : - je le sais oui !

Lieutenant : - et ce qu'il en est devenu de cette chanson.

Garde champêtre : - qu'est-ce qui peut arriver à une chanson mon lieutenant ?

Lieutenant : - qu'elle soit interdite par exemple.

Garde champêtre : - mais pourquoi interdire une chanson d'amour ?

Lieutenant : - non pas parce qu'elle dit, mais parce qu'elle représente. N'est-ce pas mademoiselle :

*Cerises d'amour aux robes pareilles
Tombant sous la feuille en gouttes de sang*

*Moi qui ne crains pas les peines cruelles
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour*

*J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte*

On ne peut pas dire que monsieur Thiers et ses amis aient beaucoup apprécié cette chanson, oui, oui ! pas plus qu'ils n'ont apprécié les fuyards de la Commune. On connaît le Destin de certains.

Joséphine : - Où voulez-vous en venir lieutenant ? j'avais demandé à vous voir pour vous présenter des informations que j'estimais importantes pour votre enquête et vous me parlez d'une chanson de la Commune. Je vous rappelle que

je suis née l'année de l'événement alors je ne risque pas d'être une pétroleuse comme les Versaillais ont appelé les femmes insurgées.

Lieutenant : - vous avez raison, oui, oui ! vous avez raison. Vous deviez me communiquer des informations importantes. Veuillez me pardonner pour cette divergence mais cette chanson, malgré le souvenir qu'elle porte, reste pour moi empreinte d'émotion.

Garde champêtre : - mais lieutenant, et les documents ?

Lieutenant : - nous aurons le temps de voir cela plus tard mon cher Pacrot, oui, oui ! nous avons le temps.

Garde champêtre : - montrez nous vos documents madame l'institutrice

Joséphine : - ce sont des poèmes que m'a donné Marguerite et qui m'ont laissé stupéfaite je dois l'avouer. *(Elle tend les documents au lieutenant)*

Lieutenant : - et je pense qu'il doit en falloir pour vous surprendre. Alors voyons ces poèmes : « Poème du curé ; Poème de l'oncle ; Les parents de la mariée ». Intéressant. Oui, oui ! très intéressant.

Marguerite : - *(entre en hurlant)* Non ! vous ne deviez pas, vous n'aviez pas le droit !

Joséphine : - je suis désolée Marguerite mais je ne pouvais pas laisser passer cela, tu avouais des meurtres et je ne pouvais me taire, même si je comprends ta douleur

Lieutenant lit les poèmes et garde champêtre retient Marguerite

Lieutenant : - vous comprenez bien la douleur des autres madame l'institutrice mais nous parlerons de la vôtre plus tard. En attendant, Marguerite, pourriez-vous nous expliquer ces poèmes ?

Garde champêtre : - oui, elle n'a pas le droit de quoi Marguerite ? de nous donner des écrits qui parlent de meurtre ?

Marguerite : - c'étaient rien que des méchantes gens, des personnages qui montraient de belles figures aux autres et qui derrière faisaient les pires horreurs croyez-moi, je le sais !

Garde champêtre : - je connais ces affaires et ces personnes, ils ont fait grand bruit dans les villages aux alentours car à chaque fois il s'agissait de personnes connues et respectées

Joséphine : - A lire les poèmes, il semble que le respect n'était que de façade, ils sont bien tous pareils !

Lieutenant : - de qui parlez-vous mademoiselle, il semblerait que vous êtes particulièrement sensible à la vie de notre Marguerite

Joséphine : - Je parle de tous ces bourgeois qui se cachent derrière leur image respectable. Lisez donc Jean Richepin monsieur le Lieutenant, lisez « les oiseaux de passage »

Lieutenant : - je le connais

Garde champêtre : - c'est quoi encore ces oiseaux ?

Joséphine : - alors vous savez tout !

Lieutenant : - *O vie heureuse des bourgeois ! Qu'avril bourgeoise
Ou que décembre gèle, ils sont fiers et contents.
Ce pigeon est aimé trois jours par sa pigeonne,
ça lui suffit : il sait que l'amour n'a qu'un temps.*

*Ce dindon a toujours béni sa destinée.
Et quand vient le temps de mourir, il faut voir
Cette jeune oie en pleurs : "C'est vrai que je suis née ;
Je meurs près de ma mère et j'ai fait mon devoir.*

Joséphine : - *Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages,
Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,
Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages.
L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.*

*Regardez-les ! Avant d'atteindre sa chimère,
Plus d'un, l'aile rompue et du sang plein les yeux,
Mourra. Ces pauvres gens ont aussi femme et mère,
Et savent les aimer aussi bien que vous, mieux.*

Lieutenant : - *Regardez-les, vieux coq, jeune oie édifiante !
Rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux,
Et le peu qui viendra d'eux à vous, c'est leur fiente.
Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux.*

Garde champêtre : - Eh bien !

Joséphine : - vous comprenez donc ! la Commune c'était cela aussi !

Lieutenant : - comprendre ne veut pas dire accepter. Et si je suis gendarme, c'est avant tout pour faire respecter la Loi. Marguerite s'en expliquera devant un juge, peut-être la cour sera-t-elle clémente envers elle.

Garde champêtre : - elle a quand même tué quatre personnes Lieutenant !

Joséphine : - la cour, clémente ? vous vivez dans quel Monde Lieutenant, une femme de ferme qui a tué quatre bourgeois que croyez-vous qu'il arrivera ?

Lieutenant : - Vous avez certainement raison sur ce point oui, oui vous avez raison ! mais alors pourquoi avoir dénoncé cette femme alors que vous lui portez une telle compassion ? Vous êtes donc comme Judas, qui devait sacrifier Jésus pour qu'il endosse les péchés de tous. Quels sont vos péchés que Marguerite devait endosser mademoiselle l'institutrice ?

Marguerite : - je connais mon Destin, il s'est arrêté avec la mort de monsieur Bastien. Pourtant d'autres que moi méritent d'être punis dans ce village et leurs actions, on le sait, ont mené à la mort de certains gens plus honnêtes sans que les coupables ne soient jamais punis.

Garde champêtre : - de quoi tu parles encore Marguerite ? fais attention à ce que tu dis !

Marguerite : - oh ! ne fais pas ton innocent Pacrot ! tu sais comme moi comment certains du village ont poussé d'autres à la mort pour pouvoir gagner une parcelle de terre en plus ! et je ne parle pas de celles qui sont tombées dans le Gouffre du Diable ! vous avez laissé l'enfant grandir toute seule sans vous demander comment et même en espérant que la petite meure n'est-ce pas Pacrot ?

Garde champêtre : - TAIS-TOI maintenant ! TAIS-TOI ! sale fouine d'empoisonneuse ou je te jure que tu n'auras pas le temps d'arriver au procès !

Lieutenant : - CALMEZ-VOUS Pacrot ! emmenez Marguerite dans la Mairie et enfermez-la ! et surtout veillez à ce qu'il ne lui arrive rien ! vous êtes responsable d'elle ! oui, oui ! vous êtes responsable ! vous m'entendez ?

Garde champêtre : - bien mon Lieutenant !

Le garde champêtre et Marguerite sortent

Scène 6

Lieutenant : - il n'est pas toujours bon de vivre dans un village à notre époque il me semble. Oui, oui ! tout semble si exacerbé, la moindre étincelle et c'est l'explosion.

Joséphine : - c'est en partie pour cela que je préfère être avec les enfants, ils n'ont pas encore l'esprit dévoyé par le profit et l'argent !

Lieutenant : - en partie, mademoiselle, en partie. Vous savez comme moi que les haines se construisent très tôt dans l'enfance. Quelques fois sans le savoir on vit une vie « normale » et puis un jour l'étincelle est là et fait tout exploser ! oui, oui, tout exploser ! sa vie, ses croyances, ses amours. Alors lorsque sa vie, ses croyances, ses amours explosent en même temps, cela peut faire une déflagration énorme. Ne pensez-vous pas ?

Joséphine : - j'avoue ne pas bien vous suivre. Dois-je penser que je suis un élément dans vos pensées immédiates ? serai-je une étincelle ? une explosion ?

Lieutenant : - vous êtes un tout, mademoiselle ! Oui, oui ! un tout ! complexe comme il se doit, secret au possible, mais malgré tout fragile comme du cristal. Et lorsque le cristal éclate, les milliers de morceaux de verre se plantent dans la main comme épines de rose.

Joséphine : - Maintenant vous me comparez à une rose. Je suis flattée. Dois-je y voir un sentiment de votre part envers moi ?

Lieutenant : - (*rit*) Ah ! Ah ! Ah ! non je suis désolé d'avoir pu vous laisser penser à cela. Non je voulais juste vous dire que j'aime enquêter dans une certaine complexité, mieux permettre à mon cerveau de travailler. Là, dans mon crâne. Vous me comprenez mademoiselle ? oui, oui ! je sais que l'on se comprend.

Joséphine : - cela ne me dit toujours pas où vous voulez en venir, Lieutenant. Qu'ai-je donc de si « secret » que vous vous intéressiez tant à moi ?

Lieutenant : - Les raisons sont si nombreuses que je ne sais par lesquelles commencer. Voyons, votre nom par exemple, ce peut-être un bon sujet ? vous pourriez certainement m'expliquer pourquoi il diffère de celui du rectorat ?

Joséphine : - Ah ! mon nom, c'est vrai. J'aurai dû m'en douter plus tôt et vous en faire par bien avant. J'ai effectivement pris le nom de ma tante qui m'a élevée en arrivant dans le village au lieu de celui de mon père car ce dernier était connu

dans la région. Mais vous le savez avec vos allusions à la Commune et à la chanson le temps des cerises. Je ne me trompe pas lieutenant ?

Lieutenant : - non vous ne vous trompez pas. Je savais cela et je sais également qu'en me donnant un morceau de vérité, vous pensez me cacher une autre plus triste, plus profonde. Oui, oui ! une vérité qui blesse et qui ronge.

Joséphine : - et quelle est-elle ? peut-être allez-vous m'apprendre des choses sur moi lieutenant.

Lieutenant : - je ne ferais pas affront à votre intelligence mademoiselle. Votre père était maire dans cette commune avant d'être dénoncé et de mourir au bagne de Fontevrault. Ce pourrait être là un beau sujet de vengeance ne trouvez-vous pas ?

Joséphine : - certainement dans la littérature de colportage, je pense que ce genre d'histoire se vendrait bien dans les villages mais nous sommes loin de réalité, lieutenant, mon père est mort, j'ai été élevé par ma tante qui m'a permis de suivre des études pour être institutrice. Fin du récit.

Scène 7

Entrée de Sylvestre et Suzanne Giordano

Sylvestre Giordano : - mon lieutenant, mon lieutenant, vous savez quoi ?

Suzanne Giordano : - une sacré nouvelle !

Joséphine : - Ah ! il ne manquait plus que les commères du village. Lieutenant, si vous vous voulez tout connaître des coucheries de la région, n'hésitez pas à faire appel à eux.

Sylvestre Giordano : - Oh mademoiselle l'institutrice, faut pas parler comme ça de nous, vous savez j'ai beaucoup de respect pour vous et je vous l'ai toujours dit, au moindre problème, à la moindre question, vous pouvez faire appel à moi pour vous rendre service

Suzanne Giordano : - sauf si vous avez besoin d'être réchauffée dans votre lit ! croyez-moi, vous seriez perdante ! il est comme le chien du père Lajoie mon Sylvestre

Lieutenant : - qu'est-ce qu'il a le chien du père Lajoie ?

Joséphine : - on dit qu'il court en aboyant après toutes les charrettes qui passent mais qu'il n'a jamais réussi à en attraper une !

Sylvestre Giordano : - Suzanne ! j'peux pas te laisser dire ça ! tu t'rends compte que même mademoiselle l'institutrice connaît ta blague et je passe pour quoi alors moi ?

Suzanne Giordano : - pour c'que t'es mon pauvre Sylvestre, pour c'que t'es !

Lieutenant : - bon en attendant qu'aviez-vous à me dire de si important tous les deux ?

Joséphine : - si important que cela empêche le lieutenant de me fabriquer une nouvelle vie

Sylvestre Giordano : - c'est à propos de l'Ernestine

Suzanne Giordano : - oui l'Ernestine

Lieutenant : - Et bien l'Ernestine ?

Sylvestre Giordano : - il paraîtrait qu'elle attendrait un enfant

Suzanne Giordano : - et même que ce serait un garçon, c'est la sorcière qui lui aurait dit.

Joséphine : - Oh non !

Lieutenant : - la fécondité de madame Pacrot a l'air de vous intéresser mademoiselle

Joséphine : - Non, non pas du tout, non, j'étais étonnée c'est tout je ne pensais pas qu'elle et Bastien

Sylvestre Giordano : - Bastien ? t'as entendu Suzanne, elle l'appelle Bastien !

Suzanne Giordano : - c'est bien c'que j'tavais dit Sylvestre ! les promenades du matin entre l'école et l'auberge c'était pas pour réparer le poêle

Sylvestre Giordano : - Ouais ! en attendant y en a une qui l'a plus réchauffé que l'autre le Bastien !

Suzanne et Sylvestre rient

Lieutenant : - merci à vous les Giordano, rentrez chez vous et vous aussi madame l'institutrice. Ah ! au fait ! vous élevez bien des serpents dans votre classe ?

Joséphine : - oui, des serpents et des grenouilles, je fais mes cours de science avec et je leur fais disséquer, les grenouilles pas les serpents bien entendu, pourquoi cette question ? on dit que je suis la fée Mélusine et la nuit je me transforme pour aller jeter des sorts sur la région ?

Suzanne Giordano : - tu vois Sylvestre, ce qui aurait pu t'arriver si tu t'étais approché un peu trop près d'elle ? elle t'aurait bouffé tout cru en commençant par ta queue !

Sylvestre Giordano : - arrête de dire des choses pareilles Suzanne, tu vas nous porter malheur !

Suzanne et Sylvestre Giordano sortent

Lieutenant : - je ne fais pas dans les contes de fée, je m'inscris dans le réel et sur les rapports que l'on me transmet comme pour votre père. Il s'agit de courriers transmis au rectorat précisant que vous faites peur aux enfants avec vos vipères pendant la classe et...

Joséphine : - je ne vous demanderai pas d'où viennent ces courriers, je m'en doute un peu

Lieutenant : - oui, oui ! ne me demandez pas. Dans ces courriers, il est fait allusion à six vipères dans un aquarium vous corroborez cela

Joséphine : - je pense que la personne a dû compter plusieurs fois pour être sûre de ne pas se tromper en envoyant sa lettre fielleuse !

Lieutenant : - oui, oui ! elle a compté et a envoyé plusieurs lettres et chaque fois le nombre de six vipères apparaissait. Curieux non ?

Joséphine : - il lui a juste suffi de recopier ses lettres, après la première, je ne pense pas que cette personne ait eu envie de recompter à chaque fois. Mais où voulez-vous en venir lieutenant ? je commence vraiment à me questionner sur vos façons d'agir !

Lieutenant : - j'y viens, j'y viens mademoiselle. Voyez-vous j'ai demandé que certains faits qui étaient venus jusqu'à moi soient vérifiés comme cette histoire de serpents et voyez-vous, que l'on m'a transmis il est fait précision de cinq vipères et non six. Vous en avez perdu une en route ? ce serait dommage dans une classe ne croyez-vous pas ?

Joséphine : - Effectivement mais il se peut aussi que votre personne bien intentionnée se soit trompée la première fois en les comptant. Vous savez, les serpents s'entremêlent pour se tenir chaud et il est quelques fois difficile de démêler auquel appartient la tête et auquel appartient la queue. Je ne serais pas surprise que ce soit cela qui se soit passé. Votre bonne amie ne s'est pas suffisamment approchée d'eux. Il faut avoir une certaine expérience.

Lieutenant : - c'est possiblement ce qui s'est passé. Oui, oui ! c'est vraisemblablement ce qui s'est passé mais vous devez savoir combien vous en avez.

Joséphine : - bien entendu !

Lieutenant : - et alors

Joséphine : - cinq !

Joséphine va pour retourner dans l'école

Lieutenant : - merci pour votre aide et votre franchise

Joséphine : - de rien, si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas

Lieutenant : - je n'hésiterai pas ! oui, oui ! comptez sur moi ! d'ailleurs j'aurai souhaité juste une précision de votre part.

Joséphine : - oui ?

Lieutenant : - votre amour des serpents vient de votre vie de circassienne ? car nous avons retrouvé également cette affiche de cirque (***sort une affiche de son porte document***) et je dois avouer que la ressemblance entre cette dresseuse de serpents et une certaine institutrice est assez étonnante.

Joséphine : - Lieutenant, nous avons tous une part de secret dans notre vie sauf peut-être certains habitants de cette commune. Pour ma part c'était le cirque. Et je ne regrette pas ces années.

Joséphine sort